

QUATRE VISAGES POUR UN TANGO

Vincent Dufilho

Il existe des hôtels dans lesquels les gens sont parfois contraints de se pencher pour tenir debout, dont les couloirs s'arpentent régulièrement en se balançant d'un mur à l'autre. Il existe de ces lieux dans lesquels il n'y a pas de langue officielle, dans lesquels le ciel n'est jamais vu depuis les mêmes latitudes et dont les fenêtres ne proposent jamais vraiment les mêmes paysages. On s'y promène en short, en maillot de bain, en survêtement ou en tenue de soirée. Les adultes se rafraîchissent avec des cocktails multicolores, pendant que leurs enfants se saoulent à la crème glacée. Tout le monde s'affaire à savourer, à rentabiliser, à profiter des embruns iodés et des additions salées. Dans ces hôtels, toutes les couches sociales se côtoient, s'entremêlent. On y dort dans des chambres qui ne portent pas ce nom, depuis lesquelles on admire l'infini miroir qui, comme les douves d'un château, garde à distance la dure réalité de la vie quotidienne. Dans ce genre de bâtiment, les cartes sont redistribuées, deux castes principales apparaissent quand la mer s'agite et que le sol devient remuant : ceux qui s'en amusent, et les autres.

Christian Oroz faisait partie, évidemment, de la première caste. On ne le voyait sortir de sa cabine que lorsque le Castillo tanguait. On ne le surprenait jamais au bord de

l'une des trois piscines, ni sur la patinoire. Il ignorait sans doute qu'il y avait une patinoire sur ce navire, alors qu'il vivait à bord depuis près de quinze ans. Il n'avait jamais ressenti l'envie de flâner dans l'artère commerçante et ses grandes enseignes de prêt-à-porter. Il n'achetait jamais rien sur le bateau, en dehors de ses repas, qu'il prenait toujours seul dans sa cabine. Ses habits, qu'il revêtait avec élégance, provenaient tous de la même boutique de Buenos Aires, qui lui confectionnait ses costumes sur mesure. Pour les chapeaux, il se rendait à Montevideo. Son coiffeur, quant à lui, se trouvait à Bordeaux, ainsi que son caviste. Son passeport le disait français, mais il était difficile de lui attribuer un pays de rattachement. Si vous lui posiez la question de sa citoyenneté, il vous apportait la même réponse que si vous évoquiez la musique, ou l'amour : il vous parlait de Carlos Gardel, ce chanteur-compositeur de tango, dont la nationalité fut durant près d'un siècle disputée entre la France, l'Argentine et l'Uruguay. Il ne sortait de sa cabine que lorsqu'il ne pouvait pas y travailler, c'est-à-dire quand l'intensité du roulis du bateau rendait impossible l'art de la peinture sur toile. Parfois, il restait enfermé une semaine complète dans son atelier flottant, sans voir la lumière du jour. Il œuvrait sur des tableaux pour lesquels il avait dû étudier à la fois le style et la technique des plus grands maîtres, mais également leur signature. Le capitaine du Castillo, amateur d'art, avait rapidement compris, devant la qualité des reproductions de ce faussaire, qu'il avait tout intérêt à prendre une part sur ses ventes, en lui offrant sa protection et sa discrétion. Celui-ci vivait donc dans une cabine qui n'était pas répertoriée, qui n'existait pas. Il travaillait de façon continue, sans regarder sa montre et parfois les matelots postés de nuit

pouvaient le croiser sur un pont, fumant une cigarette en scrutant l'horizon, son whisky à la main.

Aujourd'hui, le ciel s'était assombri, l'océan allait exprimer sa mauvaise humeur, ce qui réjouissait Berenice Dendrick. Depuis le début de la croisière, elle n'attendait qu'une chose : voir les voyageurs perdre leur équilibre, entendre les verres exploser au sol et les personnes âgées crier en se cramponnant aux rambardes. N'y voyez pas de sa part une quelconque animosité envers les vacanciers. Elle ne leur souhaitait pas de passer un mauvais moment. Berenice appréciait la compagnie de ses contemporains et comprenait le besoin de chacun de s'évader d'une réalité parfois terne et difficile, pour toucher du doigt le luxe, la vie de château. Elle qui venait d'une famille plutôt aisée de la banlieue londonienne, avait choisi une profession qui ne lui avait pas permis d'accéder à la même classe sociale que ses parents. Elle n'avait pas à se plaindre, mais elle avait dû accomplir un travail sur elle-même pour accepter de revoir à la baisse ses codes en matière d'habillement, de confort, de loisirs et d'alimentation. Elle avait cultivé, avec les années, l'idée que le luxe se trouvait dans l'accès à la paix intérieure, notamment par le temps que l'on pouvait s'offrir à la pratique d'activités apaisantes, comme l'entretien d'un jardin, la marche en forêt, le yoga et la méditation. Sur cette croisière, on avait opté pour une image plutôt grossière de ce que l'on pouvait qualifier de luxueux, entre les immenses fontaines en fausses pierres, les murs et les sols en faux marbre, les rambardes peintes couleur or. Malgré tout, elle s'y plaisait bien, dans ce simulacre de richesse. Cette parenthèse estivale sur ce palace ambulante lui faisait du bien, même si elle ne s'y trouvait pas pour se divertir...

Le fait de sentir le plancher bouger sous ses pieds la rendait heureuse, car ce dandy élégant au sourire ravageur représentait l'unique raison de sa présence sur cette traversée entre l'Europe et l'Amérique du Sud et, de par son activité professionnelle, celui-ci ne sortait de sa tanière que les jours de gros temps.

Les prévisions météorologiques avaient vu juste. À peine commença-t-elle à ressentir les mouvements de resac des vagues qu'elle fila s'apprêter pour sa première rencontre avec cet homme mystérieux. Elle savait précisément quelle tenue revêtir pour ce premier contact et savait également dans quelle salle elle allait le trouver. Car s'il ne se cachait pas dans sa cabine, il n'y avait qu'un seul lieu possible pour le voir : le *bar-lounge*, dans lequel on écoutait des groupes se succéder tout au long de la journée. Les artistes y proposaient une variété de styles musicaux pour plaire à la majorité des passagers, allant des Rolling Stones à la dernière sortie de The Weeknd, en passant par AC/DC et Madonna. Mais quand le bateau oscillait, c'était cet homme qui décidait : quand ça tanguait, on jouait du tango.

Postée sur l'un des canapés, elle allait assister à la scène qui, selon les observateurs, ne variait jamais d'un iota. Tout d'abord, Christian Oroz fit son entrée dans la salle. Costume de soie gris, cravate noire, Borsalino noir, chaussures de cuir noires. Les musiciens l'aperçurent et s'arrêtèrent instantanément. On entendit quelques acclamations de passagers qui comprenaient ce qui se préparait, accompagnées de murmures interrogateurs. Un homme vint le saluer dans une courbette. Des dames lui sourirent en rougissant, tandis qu'il avançait d'un pas léger vers le bar, où on lui servait déjà son whisky.